

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

PREMIÈRE PARTIE

XIII

(Suite)

De Morvan se saisit de ses pistolets, déposés sur son lit, les examina avec attention et comme s'il les voyait pour la première fois, puis les plaçant sous son bras et jetant son manteau sur ses épaules, il sortit de sa chambre et descendit l'escalier en courant.

Une fois dans la rue, le chevalier modéra sa vivacité, régla son pas sur celui des badauds, et se mit à marcher le nez au vent et de l'air ennuyé d'un homme depuis longtemps familiarisé avec les merveilles de Paris.

Pendant près de dix minutes, de Morvan conserva la même allure : ce ne fut que vers le milieu de la rue Saint-Honoré, un peu après avoir dépassé le Palais-Royal, qu'il s'arrêta devant la boutique d'un arquebusier : après une hésitation très-courte, il gravit deux marches placées devant la porte de la boutique et entra. Le marché fut long ; mais il finit par réaliser quatre-vingt livres sur ces armes qui étaient superbes.

—A présent, mon jeune gentilhomme, lui dit l'arquebusier quand il eut remis l'argent, vous n'avez qu'à remonter la rue à votre droite : à quatre portes au-dessus de moi demeure un fripier qui vend des habits, ma foi, fort présentables et presque à la mode du jour.

Quinze jours auparavant, cette plaisanterie hasardée de l'arquebusier lui aurait certes attiré une rude correction de la part du jeune homme ; cette fois, de Morvan se contenta de lui répondre tranquillement :

—Merci, monsieur, de votre renseignement, je vais en profiter.

Décidément, le chevalier se façonnait à la vie : il entraînait dans la voie du progrès.

XIV

La friponnerie des revendeurs d'habits est une chose trop connue pour que l'on songe à retracer la scène qui se passa entre le fripier et le Breton.

Il suffit de dire que ce dernier s'équipa fort convenablement des pieds à la tête, comme le lui avait prédit l'arquebusier, pour la somme de cent livres.

Le fripier consentit, de Morvan ayant vidé devant lui le contenu de sa bourse, qui renfermait seulement quatre-vingt dix-sept livres, à lui faire grâce de la différence des trois livres contre ses vieux habits.

L'honnête homme ne gagnait cependant guère plus de cinquante pour cent à ce marché.

La stupéfaction d'Alain, lorsqu'il vit rentrer une demi-heure après son maître, qu'il ne reconnut pas d'abord, ne peut se comparer qu'à son ravissement.

—Ah ! mon doux Jésus et ma bonne sainte Anne d'Auray ! s'écria-t-il en joignant les mains en signe d'admiration ; que vous êtes donc beau ! Il n'y a qu'un Breton capable d'avoir une si brave mine avec des habits français. Dieu de Dieu ! quel galant vous faites !

Ces compliments de son serviteur, c'était les premiers que le chevalier de Morvan recevait de sa vie, causèrent un vif plaisir au jeune homme, car ils lui firent reporter ses pensées vers Nativ.

De Morvan, à son arrivée, avait été reçu par l'hôte du *Cheval blanc* avec une méfiance pleine de froideur : son costume de voyage était, en effet, une assez mauvaise recommandation pour un aubergiste ; toutefois, lorsque ce dernier le vit revenir, après une courte absence, si brillamment vêtu, il pensa qu'il s'était trompé sur la position sociale du

jeune homme, et il s'empressa de lui envoyer un domestique pour s'informer s'il ne désirait point souper.

Le gentilhomme, quelle que fût sa délicatesse, ne pouvait ni se passer de manger, ni avouer, ce qui l'aurait honteusement perdu, qu'il ne possédait pas un sol vaillant.

Il commanda donc au garçon un modeste repas.

Enhardi par la déférence que lui montrait le valet, et sentant instinctivement que son nouveau costume lui donnait une certaine autorité, il demanda s'il n'y avait pas quelque courrier qui pût se charger de porter une lettre à l'hôtel d'Harcourt.

Comme les princes et les ducs d'Harcourt jouissaient d'une grande réputation de noblesse et de fortune, le valet répondit en s'inclinant humblement, que si le chevalier voulait bien prendre la peine de lui remettre la lettre, il s'engageait à la faire parvenir à sa destination avant une heure.

De Morvan écrivit les mots suivants :

« J'arrive à l'instant à Paris.

« Si demain vous avez besoin de ma vie, demain soir je n'existerai plus. »

Puis il signa et remit le billet au valet.

Ce dernier, fidèle à sa promesse, revint à peine l'heure expirée : il apportait une réponse.

On devine sans peine l'émotion qu'éprouva de Morvan en décachetant la lettre : elle contenait ces simples mots :

« Merci !—Demain je ne puis vous voir ;—après demain rendez-vous à trois heures chez le traiteur Renard et demandez l'étrangère,—j'y serai. »

Le chevalier, ivre de joie, mit la main à la poche pour donner un louis à l'intelligent messenger, mais la réflexion l'arrêta :

—Mon garçon, lui dit-il avec un certain embarras,—car cette espèce de mensonge mesquin répugnait à sa fierté,—j'aurai encore probablement besoin de tes services : nous réglerons tous nos comptes ensemble et tu seras satisfait.

Le valet s'inclina une seconde fois plus profondément, encore qu'il n'avait fait la première, et s'éloigna à reculons comme devant une majesté.

XV

Tandis que de Morvan, ivre d'amour et de joie songeait à son rendez-vous, un carrosse fort bien tenu, quoiqu'il ne portât aucune armoirie et fut conduit par un cocher sans livrée, s'arrêtait à la tombée de la nuit devant une petite maison gothique de la rue de Béthisy, située non loin de l'ancien hôtel de l'amiral de Coligny.

Un homme petit et trapu descendit, ou plutôt sauta de l'intérieur du carrosse, et s'en fut frapper à la porte de la maison gothique.

Cet homme, qui paraissait âgé d'environ cinquante ans, était habillé à la dernière mode : il portait un chapeau orné d'un plumet avec des audaces, un justaucorps galonné, les manches larges sur le poignet, la veste courte, le nœud d'épée et la dragonne, la cravate à la Steinkerque, les bras roulés et la culotte à l'espagnole.

Le chevalier de Morvan aurait certes passé cent fois devant l'inconnu sans songer à Mathurin, et pourtant cet homme n'était autre que le maquignon en personne.

A peine Mathurin venait-il de laisser retomber le marteau, qu'un laquais, revêtu d'une livrée magnifique, se présenta,

—Annonce monsieur le baron Legoff, lui dit Mathurin.

La pièce dans laquelle Mathurin, — ou le baron Legoff, entra,—était meublée avec une somptuosité sans pareille ; toutefois, grâce au désordre qui y régnait, le luxe y manquait de dignité.

Dans cette pièce et assis devant une grande table couverte de papiers jetés pêle-mêle, se tenait un homme à la toilette riche mais débraillée ; la physionomie de cet homme, qui pouvait avoir une soixantaine d'années, présentait un mélange de finesse, d'insouciance, de bonhomie, de hauteur et d'impudence aussi frappant que remarquable.